



ARTS A travers sculptures et vidéos, le Colombien s'attaque aux symboles d'autorité masculine à Paris.

Iván Argote, le mâle exorcisé

IVÁN ARGOTE STRENGTHLESSNESS

Galerie Emmanuel Perrotin,
76, rue de Turenne, 75003.
Du mardi au samedi de 11 heures
à 19 heures. Jusqu'au 1^{er} mars.
Rens. : www.perrotin.com

Dans la première grande salle de l'exposition d'Iván Argote, à la galerie Perrotin à Paris, trône un obélisque déchu. L'érection habituelle du monument s'est transformée en débandade, et la colonne gît allongée au sol dans ses formes molles, avec son pyramidion, telle une capote dorée, en berne. Le symbole phallique a indéniablement pris un coup sur la tête et le signe d'autorité est devenu impuissant. L'attaque en dérision se double, en prime,

d'une performance sculpturale et d'un défi au volume, puisqu'on se demande comment l'œuvre de grande dimension (9,12m de long, sur 3,79 de haut et 1,80 de large) réalisée principalement en béton et en bois a pu, même en morceaux, rentrer dans l'espace.

Dans la salle contiguë, une vidéo montre comment Argote est intervenu de façon également iconoclaste sur la célèbre sculpture représentant Christophe Colomb, devant le port de Barcelone, en bas de la Rambla. L'artiste a escaladé de nuit le monument, et a d'abord essayé de l'enflammer, l'ayant préalablement arrosé de téquila. *«Mais comme cela ne marchait pas trop, j'ai changé pour de l'absinthe. Là, ça brû-*



Un obélisque fait de béton et de bois en pleine débandade. PHOTO CLAIRE DORN

lait bien, j'en buvais en même temps, je filmais dans une sorte de rituel.»

Griffes. Un peu plus loin dans l'exposition, la première animation en 3D met en scène trois petits lions impériaux, celui des Médicis à Florence, celui de la Cité interdite à Pékin et celui de Babylone, en Mésopotamie. On les voit ici transformés en chatons jouant à la baballe, l'un d'entre eux perd ses incisi-

ves, un autre s'embrouille les pattes... Une façon d'écorner, toutes griffes dehors, les images du pouvoir. Et ce, quelle que soit la discipline choisie, puisqu'on découvre

L'artiste se rappelle qu'à son arrivée à Paris, en 2006, il a été étonné de voir le «N» de Napoléon sur les ponts, les frontons et les façades.

également au fil de la visite des sculptures, des photos découpées par des textes et des objets, techniques mix-

tes présentées sous vitrines. On l'aura compris, Iván Argote a fait du déboulonnage des figures historiques et des symboles d'autorité occidentaux son cheval de bataille artistique. «*Mon travail n'est pas militant, mais politisé*», dit-il.

Né en 1983 à Bogotá, en Colombie, arrivé en 2006 à Paris pour rentrer en troisième année à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts (ENSBAA), dont il sort diplômé en 2009, puis lauréat du [Sam]Art Project de Sandra Mulliez en 2011, avec présen-

tation au Palais de Tokyo, l'artiste qui a émergé récemment rappelle son étonnement, quand il est arrivé dans la capitale, de voir le «N» de Napoléon un peu partout, sur les ponts, frontons et façades. Il avoue avoir toujours baigné dans un environnement politique : «*Mon père est un élu de la ville de Bogotá et ma mère a toujours été une féministe engagée. D'où, sans doute, les questions que je pose à la domination masculine.*»

Et à l'impérialisme de façon générale, ainsi qu'en témoi-

gne, au premier étage, une autre vidéo, sans doute la meilleure de l'exposition, intitulée *Moving Ashes*. La caméra place le spectateur devant un passage à niveau derrière lequel circule un long train de marchandises. De même que les trois personnes assises sur une grosse mobylette, forcément à l'arrêt, on attend. Climat Beckett. Et cela n'en finit pas. Enfin, si, au bout de quasiment six minutes ! Le plan s'élargit alors pour nous montrer d'un côté l'embouteillage de deux-roues ainsi créé et de l'autre, la fin du passage du convoi. C'est hypnotique et drôle.

Réserve. Cela l'est moins, en revanche, lorsqu'on apprend que la scène, réelle, se passe dans le nord de la Colombie dans la péninsule de Guajira ; que le train traverse dix fois par jour cette réserve indigène ; et que ses habitants n'ont pas le droit à la propriété alors que la voie ferrée est une concession faite à une compagnie anglaise qui exploite depuis trente ans la plus grande mine de charbon à ciel ouvert au monde. En outre, ironie du mauvais sort, alors qu'ils vivent à côté de cette ressource, les locaux, eux, n'ont pas d'énergie et sont obligés d'acheter de l'essence au Venezuela pour alimenter leurs groupes électrogènes. Venant d'Argote, on aurait presque envie de parler d'humour aussi noir que le charbon précité.

HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX